

## INDIVIDU ET DIFFÉRENCE : PIERRE PACHET FACE À RENÉ GIRARD

**Frédéric Lefebvre**

**Editions de Minuit | Critique**

**2005/11 - n° 702**  
**pages 846 à 857**

**ISSN 0011-1600**

Article disponible en ligne à l'adresse:

-----  
<http://www.cairn.info/revue-critique-2005-11-page-846.htm>  
-----

Pour citer cet article :

-----  
Lefebvre Frédéric, « Individu et différence : Pierre Pachet face à René Girard »,  
*Critique*, 2005/11 n° 702, p. 846-857.  
-----

Distribution électronique Cairn.info pour Editions de Minuit.

© Editions de Minuit. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

# Individu et différence: Pierre Pachet face à René Girard

«À quel prix est-il possible, pour un individu vivant dans une société moderne, de s'individualiser, de devenir "quelqu'un"?» «Pourquoi est-il si dangereux, socialement, que chaque chose et être ne soit pas à sa place?» «Comment naissent et s'amplifient les différences?»<sup>1</sup> Ce sont quelques-unes des questions posées par Pierre Pachet dans et autour de son premier livre, *Le premier venu, essai sur la politique baudelairienne* (1976), dédié à René Girard. Des questions obsédantes, dans ces années 1970 où Pachet lit et discute avec passion les livres de Girard: *La Violence et le sacré* (1972), *Des choses cachées depuis la fondation du monde* (1978).

D'emblée, Pachet est séduit par la «rare puissance» de l'idée, la «lenteur souveraine de la démarche»: *La Violence et le sacré* est sans doute le livre «le plus exaltant» du moment! Dans un premier compte rendu «trop rapide» (1972), il résume la thèse de Girard, son interprétation du sacrifice originel «comme réaction du groupe à la menace que constitue pour lui "la violence indifférenciée"», violence qui «met aux prises des rivaux identiques, révèle même l'identité des rivaux, que seule l'intervention de la "crise sacrificielle" pourra départager»<sup>2</sup>. Puis vient le temps de la réflexion et de la mise en question: comment comprendre ce moment «historico-logique» que Girard appelle «crise», «substitution», «renversement», «ambivalence»,

---

1. «Mary Douglas: *De la souillure. Essais sur les notions de pollution et de tabou*», *Les Cahiers du chemin*, n° 18, 1973, p. 114-115; *Le premier venu* (dorénavant abrégé PV), p. 13 et p. 114.

2. «Violence dans la bibliothèque», *Critique*, n° 303-304, 1972, p. 716; «Pourquoi la violence?», *La Quinzaine littéraire*, n° 145, 16.7.1972, p. 3-4.

«identité», ou encore «équilibre indifférencié» (une expression reprise à Hölderlin)? C'est sans doute là «l'énigme» de Girard, et Pachet s'interroge dès son deuxième article (1972) sur cette scène hypothétique où agit le principe de l'*indifférenciation*: ce «moment, qui ne peut qu'être postulé, où toutes les différences pensables dans un système se mettent à circuler follement, en quête d'une butée fixe qui a disparu»<sup>3</sup>.

Se référant à Girard, Pachet fait bientôt de Georges Perros (1973) la «victime expiatoire», le «sacrifié» du jeu littéraire parisien, qui a connu le désir mimétique et en est revenu, révélant par son geste de fuite (à Douarnenez) la règle du jeu, «le moteur du jeu». Perros est d'ailleurs né avec un frère jumeau qui n'a pas survécu: «La naissance des jumeaux, n'est-ce pas l'apparition monstrueuse de l'absence de différence<sup>4</sup>?» Mais tout cela ne suffirait pas à faire de Perros une illustration de la thèse de Girard: «Les "thèmes" girardiens (exclusion, sacrifice, crise violente, doubles, monstres) sont si communs qu'il est quasi impossible de trouver un texte littéraire qui ne les comporte pas; ce qui est girardien, c'est la contrainte logique qui les organise<sup>5</sup>.» C'est cette *logique* que traque Pachet: «Les confrontations les plus éclairantes mettent aux prises des identiques, mais on les voit rarement, pour des raisons logiques. Si l'on est soi-même un identique, on est sensible à la différence, on se sent inepte, ou l'on sent le défaut de l'autre<sup>6</sup>.» Une «armature logique» de l'*indifférenciation* doit être mise à jour, et le mot lui-même doit être expliqué: il signifie chez Girard «qu'un certain état du système peut être vu de deux façons: s'il est vu de l'intérieur, il est différence, s'il est vu de l'extérieur il est par exemple inversion<sup>7</sup>». C'est la leçon *systémique*, entièrement relationnelle, que Girard voulait tirer de Proust, contre les catégories des sociologues français: un salon mondain n'est ni «classe», ni «groupe», ni «milieu»; il n'y a pas plus d'objet réel

3. «Violence dans la bibliothèque», *art. cit.*, p. 726-727; «Discussion avec René Girard», *Esprit*, nov. 1973, p. 536.

4. «Georges Perros: *Papiers collés II*», *Les Cahiers du chemin*, n° 19, 1973, p. 93, 97-99.

5. «Criminels sans crime. Une lecture girardienne de *La Femme gauchère*», *Littérature*, n° 32, 1978, p. 88.

6. «Georges Perros...», *art. cit.*, p. 97.

7. «Discussion avec René Girard», *art. cit.*, p. 536-537.

de la distinction qu'il n'y a d'objet réel du désir; ce qui distingue le salon des Guermantes n'existe que dans l'esprit du snob<sup>8</sup>.

Pachet propose alors une hypothèse: «l'indifférencié, c'est peut-être ce qui se donne au regard capable d'un va-et-vient entre extérieur et intérieur, ce que Girard appellerait un snob désenchanté<sup>9</sup>». Un regard qu'il reconnaîtra bientôt dans les jumeaux de *L'Homme sans qualités* de Robert Musil (1977), postés à la grille, à la fenêtre, pris entre «deux pôles». Ou dans sa propre démarche, dans *De quoi j'ai peur* (1979), au moment où il veut «entrer dans les maisons», les «considérer [...] comme faisant partie des rues», «mettre en rapport» les deux espaces. Ou encore dans l'art de Baudelaire, qui ne rejette pas «dans l'extériorité l'un par rapport à l'autre» l'individu et la société, mais étudie «pour ainsi dire [...] la société dans son propre cœur» («à la différence du lyrique [...] pour qui la société est forcément à la fois extérieure et ennemie»). Et déjà dans l'attitude de Perros à Douarnenez, qui ne peut s'empêcher parfois un accès de «lucidité», un regard qui vient soudain de l'extérieur – ce qu'«on ne lui pardonnera pas»<sup>10</sup>.

\*

Perros annonce Baudelaire, mais il n'est pas Baudelaire<sup>11</sup>. Baudelaire a un esprit «mixte», une «ambition pluri-disciplinaire», il est curieux des nouveautés des sciences et des mathématiques, n'hésite pas à recourir au langage de l'analyse et des probabilités, et ses poèmes en prose sont plus conformes à ce que cherche Pachet: des textes à la fois «narratifs, descriptifs,

---

8. Voir R. Girard, *Mensonge romantique et vérité romanesque*, Paris, Hachette, Coll. «Pluriel», 1997 (1961), p. 246-247, 252 (un livre que Pachet relira – ou lira – avec attention après la parution de *La Violence et le sacré*).

9. «Discussion avec René Girard», *art. cit.*, p. 537.

10. «Derrière la grille», *Les Lettres nouvelles*, n° 1, 1977, p. 169; *De quoi j'ai peur* (dorénavant abrégé *DQJP*), p. 28; *PV*, p. 119-120; «Georges Perros...», *art. cit.*, p. 99.

11. L'essai sur Perros parle déjà d'un «premier venu» (p. 100) et cite le fragment de Baudelaire sur le sacrifice, placé ensuite en tête d'un premier essai: «Baudelaire et le sacrifice» (*Poétique*, n° 20, 1974), repris dans *PV*, p. 95-133 (c'est ce chapitre qui nous intéressera en priorité).

réflexifs» (comme ceux de son ami Claude Mouchard)<sup>12</sup>. Avec Baudelaire, Pachet peut pousser plus loin dans la logique de la *différence* et de l'*indifférenciation*, dans la « théorie grandiose<sup>13</sup> » de Girard : c'est la « loi de la gradation, du peu à peu » selon Baudelaire, qui est « loi des différenciations progressives » à partir d'un « écart minuscule » ; c'est aussi la « pure logique du contraire » selon Baudelaire, un état « d'oscillation indéterminée, donc d'alternance », qui est « maîtrise de l'indifférencié, aisance dans la possibilité imprévue du renversement »<sup>14</sup>. Fort de cette double logique, Pachet pourra reconstituer la position de Baudelaire en faveur de la peine de mort<sup>15</sup>. Mais en traquant une *logique*, Pachet ne perd jamais de vue son complémentaire, l'*analogie*. Pour le dire brutalement : tout ce que fait Pachet à partir de Girard est placé sous le signe de l'analogie entre trois « domaines » (ou « mondes » ou « ordres ») : la société ; le monde des idées (monde intellectuel, littéraire, savant, scientifique, etc.) ; l'esprit humain. Les trois se ressemblent : le monde intellectuel est une société en petit ; l'esprit humain est une société de l'intérieur, interne, intime. On y parle semblablement de *sacrifice* pour désigner trois analogues : la mise à mort d'un homme ; l'ostracisme d'un intellectuel ; l'abandon d'une idée. Le propre de Pachet, c'est de circuler entre ces trois domaines par la polysémie des mots, par le jeu des sens propres et figurés (ne parle-t-on pas, dans chacun de ces domaines, de *vie* et de *mort*, de *jeu* et de *loi*, de *concurrence* et de *différence*? Pachet n'est-il pas l'inventeur de la notion d'« institution mentale »<sup>16</sup>?). Chez Baudelaire, ce sera l'analogie du « jeu social » et du « jeu parisien », qui prennent la forme

12. *PV*, p. 144, 106; « Choses affamées », *Critique*, n° 396, 1980, p. 481.

13. « Pourquoi la violence? », *art. cit.*

14. *PV*, p. 106, 109-110.

15. Qu'on peut résumer ainsi : le crime populaire, comme le dandysme, spéculé sur le « surgissement » d'une différence, d'une « domination sur le plus proche », contraire à la « situation d'égalité oscillante » qui prévaut dans la société moderne ; alors il doit être montré dans son horreur par le biais de l'exécution publique, conçue « comme une répétition [...] du crime dans toute son étendue », en misant, comme fait de Maistre qui inspire ici Baudelaire, « sur l'unité du monde et sur l'enchaînement d'effets que doit produire le sacrifice » (*PV*, p. 127-132).

16. Voir l'expression au pluriel dans « Georges Perros... », *art. cit.*, p. 99. Au singulier, la notion sera reformulée par V. Descombes dans

girardienne par excellence, la forme du « duel ». De même que l'esprit sera envisagé comme un « duel intérieur »<sup>17</sup>. Analogie parfaite, donc, entre les trois mondes.

Selon Pachet, en effet, la société peut et doit s'analyser chez Baudelaire comme un système de relations entre deux individus. Le « rite du duel » était l'institution centrale de la société féodale, le dandysme l'a remplacé, mais c'est encore un duel : un duel d'un genre nouveau, duel intériorisé, « duel sans décision », « invisible duel ». Le passant et le mendiant (dans *Assommons les pauvres*), deux enfants de chaque côté des barreaux (dans *Le joujou du pauvre*) : ces nouveaux duels font la société moderne, celle de « l'égalité par interchangeabilité de la haine », dans une situation « de concurrence et de surpeuplement ». Même chose dans le monde intellectuel, avec le duel implicite de Baudelaire contre Hugo. Même chose enfin pour l'esprit humain : l'esprit – et singulièrement l'esprit de l'artiste – est classiquement comparé à un duel, « dans son rapport à la nature [...] ou à la foule urbaine ». « L'étude du beau est un duel », écrit Baudelaire dans *Le confiteur de l'artiste*, image développée dans *Le peintre de la vie moderne*, dans un passage également cité par Pachet : « Il s'établit alors un duel entre la volonté de tout voir, de ne rien oublier, et la faculté de mémoire [...] »<sup>18</sup>. » Pachet peut donc légitimement comparer la société à l'esprit, tirer un trait entre les différents textes de Baudelaire, en profitant de la polysémie du mot « duel », et fonder sa lecture sur une dernière analogie (introduite ici par le mot « comme ») : « Haine, ambition, énergie soudaine et inexplicable, écrasement dans la concurrence ou euphorie de la rêverie triomphante alternent dans le duel intérieur ("l'étude du beau est un duel" [...]) comme, on l'a vu, les mouvements de la vie sociale se concentrent et s'exacerbent dans le dandysme, forme moderne du duel, institution qui les révèle en les portant à leur comble et en aiguisant la conscience »<sup>19</sup>. »

---

*Les Institutions du sens* (Paris, Minuit, 1996, p. 303), une idée trouvée dans *Le premier venu*, lorsque Pachet analyse comment Baudelaire, dans ses poèmes en prose, « étudie la société dans son propre cœur » (voir V. Descombes, *Proust. Philosophie du roman*, Paris, Minuit, 1987, p. 310).

17. PV, p. 120.

18. PV, p. 98-99, 122, 120, 147.

19. PV, p. 120.

Mais il faut dire aussi que pour lire Girard dans Baudelaire, Pachet doit considérer également le «recoupement» de ces domaines, leur «articulation» (et pas seulement leur analogie ou similitude). Le point d'entrée dans la «pensée sociale» de Baudelaire, c'est en effet Baudelaire lui-même, un dandy singulier qui se situe à la fois dans «le cercle du dandysme» et dans «le cercle de la gloire littéraire», dans la société et dans le monde intellectuel. Et c'est sa «double trahison» de l'un et l'autre monde qui lui donne sa clairvoyance unique: «Le dandysme révèle la nature conflictuelle du cercle littéraire, comme peut-être la pratique de la littérature met à nu la faiblesse cachée du dandy, qui est son besoin d'un public.» Une clairvoyance qui lui révèle le fonctionnement caché des sociétés modernes, l'énergie interminable de la rivalité mimétique: «La différence sociale à son paroxysme, qui sépare les classes sociales comme des castes, se résout en égalité [...]. Dans la tension de l'échange réciproque des regards, où la convoitise circule sans repos de l'un à l'autre, se fait jour l'idée d'une possible substitution<sup>20</sup>.» C'est ce «caractère substituable des individus» qui fonde la théorie baudelairienne du sacrifice et sa défense de la peine de mort (contre Hugo): les «différences modernes» sont instables, l'«indifférenciation» et l'«interchangeabilité» dominant, surtout dans «la fréquentation des villes énormes» (comme dit Baudelaire). On ne doit plus «chercher dans l'identité de la victime les raisons de son élection». L'exécution capitale sert, dit Baudelaire, à «sauver (spirituellement) la société et le coupable». Conclusion très girardienne de Pachet: «Peut-être à cause de son caractère barbare, anachronique et figé, le sacrifice (guerre, suicide, peine de mort) prend pour lui la valeur d'une mise en scène révélatrice. Par la publicité du mystère, la société se tient plus près du mystère qui la perpétue, du mécanisme par lequel elle sanctifie les différences entre ses membres<sup>21</sup>.»

On peut discuter la thèse générale du chapitre et du livre (qui repose essentiellement sur le Baudelaire du «pessimisme», des fragments intimes et du *Spleen de Paris*, en négligeant le Baudelaire des *types* et *caractères* sociaux, l'admirateur de La Bruyère, celui du *Peintre de la vie moderne* et du *Salon de*

20. PV, p. 99, 80, 144, 99-100, 120-121.

21. PV, p. 122, 116, 119, 128-129.

1859), mais il faut reconnaître ici la force de l'«analyse»: à partir d'un fragment de quelques lignes, reconstituer une authentique «théorie du sacrifice» chez Baudelaire, un aspect de sa «théorie de l'homme» qu'il fallait «prendre au sérieux». En un seul chapitre, remplir trois objectifs de lecture: montrer le «lien logique» qui relie le dandysme à la théorie du sacrifice; exposer la «sociologie baudelairienne», qui «ne laisse en l'état aucun des termes du jeu social, du jeu parisien»; rendre justice à la «précision» de son «instrument» littéraire, «ce va-et-vient "souple" du récit anecdotique à la méditation, du pittoresque au mystère», qui permet de «saisir la vérité dans son alternance»<sup>22</sup>. Autrement dit, une *logique*, une *sociologie* et une *épistémologie* de Baudelaire, précisément ce que Pachet attend d'un bon auteur, d'un bon livre. Et qu'il trouve en particulier chez Alexandre Zinoviev, dans *Les Hauteurs béantes*, récit «accablant et drôle» commenté dans un article qu'on peut lire (pour une part) comme un *art poétique* de Pachet (1978): «Roman, donc, et investigation sur le réel des hommes, *Les Hauteurs béantes* sont aussi une œuvre scientifique, sous trois rubriques: logique, sociologie, épistémologie. Ou plutôt, ces trois rubriques n'en font qu'une, en vertu d'une solidarité systématique qui ne peut pas apparaître tout de suite, mais doit il me semble se dégager peu à peu de la diversité des personnages, des contradictions entre les pensées exposées, de leur incomplétude même. Penser sans se laisser abuser, reconnaître le fonctionnement réel de la société, adhérer à ce qui dans l'activité scientifique vise réellement à la vérité, ces buts sont intégrés<sup>23</sup>.»

\*

Dans cette relecture de Baudelaire, l'apport de Girard est décisif<sup>24</sup>. Mais déjà Girard, puissant logicien et sociologue, n'échappe pas à une critique plus épistémologique. Dès son deuxième article (1972), Pachet retourne contre lui une partie de sa théorie. Parlant par «prophéties», Girard est celui qui intro-

22. PV, p. 21, 97, 92, 199, 97, 143 et 152, 119-120, 124.

23. «Alexandre Zinoviev: *Les Hauteurs béantes*», NRF, n° 311, 1978, p. 137-138.

24. Et plus décisif, au plan des idées, que Pachet semble le penser aujourd'hui (voir *L'Œuvre des jours*, p. 40-41).



duit pour ainsi dire « la violence dans la bibliothèque », l'utilisant « au défi de tous les critères reconnus de classement », selon une « démarche à la fois puissamment rationnelle et étrangement zigzagante ». « La violence gît précisément dans l'opération de *relecture*, laquelle n'est pas un regard non-prévenu jeté comme innocemment sur des textes usés et abusés, mais une entreprise agressive qui se choisit des ancêtres totémiques qu'elle dévore et dont elle se nourrit [...] ». Une « violence romanesque » qui appellera sans doute le même ironique retournement qu'elle impose à son objet. Et Pachet a beau jeu de pronostiquer « le moment vertigineux où le triomphateur se mue en victime », où Girard, tel Dionysos, se fera étripier, « déchirer » à son tour<sup>25</sup>...

Mais la mise à mort n'a pas lieu (pas tout de suite). « Les lecteurs n'ont pas suivi », constate Pachet lorsque paraît *Des choses cachées depuis la fondation du monde* (1978). Girard n'a rencontré que « la stupeur, l'agacement, l'ennui, l'incompréhension ». Alors la critique de méthode n'est pas de mise : il faut d'abord « tenter de comprendre ce qu'il avance, à quoi cela engage<sup>26</sup> ». Et d'abord ceci : avec d'autres (Erving Goffman, Konrad Lorenz), Girard rend possibles ces « études de l'ensemble du fait humain », du « rituel humain » en général auxquelles aspire Pachet. À ce titre, il est indispensable : « C'est parce que je "crois" au lien entre les questions de l'origine du langage ou de la pensée logique, des rapports avec les animaux, du sens de la guerre, de la valeur de l'existence individuelle, de la responsabilité que porte toute pensée, que la pensée de Girard me semble si importante<sup>27</sup>. »

Peut-être est-ce là le moment, à la fin des années 1970, où Pachet se sent le plus proche de Girard. Il montre alors de façon convaincante ce que Girard peut apporter à l'interprétation du roman de Peter Handke, *La Femme gauchère*, où le sacrifice rituel est explicitement présent sous la forme de l'« amok » (1978). Il relit la théorie du sacrifice de de Maistre (sur lequel s'appuyait Girard), en exploitant la polysémie du

25. « Violence dans la bibliothèque », *art. cit.*, p. 723, 727, 716, 728.

26. « La pensée à contre-courant de René Girard », *La Quinzaine littéraire*, n° 278, 1.5.1978, p. 4.

27. « Le rituel du crime », *Critique*, n° 326, 1974, p. 678-679 ; « La pensée à contre-courant de René Girard », *art. cit.*

mot « sang », comme Girard l'avait fait du mot « sacrifice » (1981). Il traque chez Freud (1976), Rimbaud (1978) et Handke un thème rencontré dans un article important de Girard (« Les malédictions contre les Pharisiens et la révélation évangélique », 1975) : le « pharisaïsme », l'attitude qui consiste à se désolidariser des autres, des ancêtres, à se croire différent et incapable d'une même violence (un thème qui est peut-être sur le long terme le plus important de ceux empruntés à Girard, Pachet mêlant plus ou moins consciemment la critique des *Pharisiens* à la critique des *Parisiens* et de la vie intellectuelle à la française)<sup>28</sup>. Il souligne aussi chez Éric Gans, un disciple de Girard, ce qui permet d'affiner la thèse générale de la *crise* et de l'*indifférenciation*, dans le domaine particulier du monde intellectuel (1978). À cette occasion, il expose une certaine conception de l'individu moderne, déjà défendue dans *Le premier venu* et sans cesse retravaillée par la suite : non pas « être » ou « devenir soi-même », mais être « quelqu'un », un « homme moyen », « quelconque », « non une plénitude [...] mais un reste », un individu assez « différent des autres » mais pas trop (c'est le *double bind* de Pachet), pas une « personnalité trop solidement constituée, trop finie », en tout cas un individu sans ambition de grandeur (comme Baudelaire, comme Perros)<sup>29</sup>. « Non pas être soi, mais être quelque chose : non une certaine quantité de ce qui est, mais l'organisation, comme on dit, d'un lieu de ce qui est<sup>30</sup>. »

28. Voir « Le sang et l'action à distance selon Joseph de Maistre », *Romantisme*, n° 31, 1981 ; « La Bible en 1939 », *Critique*, n° 346, 1976, p. 321 ; « Chats giflés », *Po&sie*, n° 7, 1978, p. 97 ; « Criminels sans crime... », *art. cit.*, p. 94 note 15.

29. Voir dans l'ordre chronologique *PV*, p. 13 ; *DQJP*, p. 22-24 et 36 ; « Une fragile solitude », *La Quinzaine littéraire*, n° 331, 1.9.1980, p. 13-14 ; et « Quelqu'un » (1982), repris dans *Aux aguets* (dorénavant abrégé *AA*), p. 185, 191 (où Pachet rapproche explicitement la question de l'individu et la thèse de Girard : « On devrait donner raison à René Girard : le seul être doué de continuité, pour un individu, c'est l'autre, tel qu'il apparaît en vis-à-vis ou de profil : modèle, adversaire ou concurrent, et le plus souvent modèle-adversaire. C'est lui qui indique, non seulement où est votre place, mais ce qu'est une place et comment la tenir » [p. 189-190]).

30. « Éric Gans : *Essais d'esthétique paradoxale* », *NRF*, n° 303, 1978, p. 131-132.

Enfin, cette même année 1978 où il met la dernière main à son deuxième livre, *De quoi j'ai peur*, Pachet trouve dans le film d'Ingmar Bergman, *L'Œuf du serpent*, la réponse à une autre question soulevée par Girard, celle de la « contagion » de la violence : « Lorsque la peur de la contamination résiste au bon sens, ainsi dans ce film et dans ce dont il traite, on pourrait proposer cette règle : c'est qu'alors il s'agit de la propagation sans fin, d'individu à individu, d'inconnu à inconnu, telle la propagation d'une mode, d'une rumeur, d'une idée folle, de la peur, de la violence, de la bêtise armée, de la méchanceté butée<sup>31</sup>. » Mais cet article important, bien qu'il soit dédié à Girard, témoigne d'un éloignement progressif, qu'on peut résumer à grands traits : 1°) le moteur unique de la société, ce n'est plus la violence mais la peur (et la gestion de la peur, si l'on pense en termes de pouvoir, et Pachet posera bientôt la question dans les termes politiques de Claude Lefort)<sup>32</sup> ; 2°) cette peur a le visage de l'enfance, de la peur vécue par Pachet pendant la guerre, de la peur rétrospective d'être juif et de ne pas l'avoir su, elle a le visage de l'holocauste<sup>33</sup> ; 3°) elle est donc autant collective qu'inter-individuelle : ce qui anime silencieusement *De quoi j'ai peur*, derrière la peur des accidents de la route, des attentats aveugles et des incidents dans le métro, peur liée à la foule urbaine anonyme, à l'« individuel aléatoire », à la notion d'« accidentel », à une « société d'êtres apolitiques », c'est précisément cette autre peur, une « peur sociale », liée au social et à son effondrement ou retournement : la peur d'être exclu, d'être persécuté<sup>34</sup>, une peur non pas liée au hasard, mais à son contraire, l'appartenance ; 4°) plus qu'à la thèse de Girard, cette peur complexe qui passe au premier rang est plus conforme à la fois aux idées de *masse* chez Elias Canetti et d'*ordre* aléatoire chez Michel Serres, deux

31. « Ingmar Bergman : *L'Œuf du serpent* », NRF, n° 306, 1978, p. 145.

32. Voir en particulier « Quelqu'un », *art. cit.*, p. 175 et « La pensée de la torture » (1985), repris dans AA, p. 97.

33. Sur l'expérience de la guerre et de la Libération, voir AA, p. 7-10 (une expérience qui remonte à la surface dans *De quoi j'ai peur* et *Le Voyageur d'Occident* (1982), traversés de flashes, d'éclairs de la guerre).

34. *DQJP*, p. 171, 27-28 ; « Ingmar Bergman... », *art. cit.*, p. 144-145.

lectures alors déterminantes<sup>35</sup> ; 5°) dans *De quoi j'ai peur*, enfin, même s'il est encore question de « sacrifice fondateur » à propos de l'Affaire Manson (une sorte de secte meurtrière en Californie dans les années 1960), ou du « caractère sacrificiel du bonheur »<sup>36</sup> en général, on n'y retrouve plus explicitement la thèse de Girard, seulement ce qu'elle a de commun avec l'univers de la tragédie grecque, l'univers d'Œdipe, où se croisent le crime et le sacrifice.

\*

Pachet défend Girard, et en même temps il s'éloigne de lui. Il défend Girard quand celui-ci est attaqué, mais il s'éloigne de lui quand c'est lui qui attaque. L'exposé de Pachet au Colloque de Cerisy *Autour de René Girard* (1983, publié en 1985) est sa dernière contribution importante au débat sur Girard. Elle marque un désaccord qui s'appelle désaccord de « méthode » – Pachet va jusqu'à parler de « non-méthode » et d'« inspiration » –, mais qui porte en fait sur la vie intellectuelle, sur l'attitude ouverte, démocratique, égalitaire, que l'on doit entretenir dans le monde des idées. Or, Girard s'y montre intolérant, despotique en quelque sorte, refusant trop souvent la « diversité des pensées<sup>37</sup> ». Et Pachet lui en fait reproche à nouveau, dans une perspective très proche des idées qu'il partage alors de plus en plus avec Lefort.

Mais il ne s'agit pas de jouer Lefort contre Girard (ce serait trop simple, il y a tant d'autres lectures dans les années 1970 de Pachet, il faudrait aussi évoquer Witold Gombrowicz, la littérature sur le Goulag, Vladimir Nabokov, Ernst Bloch, etc.). Il s'agit plutôt de jouer un Pachet contre un autre (de le rendre à son cher principe d'*alternance*). Car la critique de Girard repose encore sur une des images préférées de Pachet, sur

---

35. Sur Canetti, voir « Les aphorismes d'Elias Canetti », *La Quinzaine littéraire*, n° 280, 1.6.1978 ; « Une fragile solitude », *art. cit.* Sur Serres, voir « Ingmar Bergman... », *art. cit.*, p. 148 ; *DQJP*, p. 16-19 et p. 34 ; « Le paradoxe de la malle-poste », *Critique*, n° 380, 1979.

36. *DQJP*, p. 157, 70-71.

37. « René Girard et la diversité des pensées », dans *Violence et Vérité. Autour de René Girard*, dir. P. Dumouchel, Paris, Grasset, 1985, p. 386-387.

l'analogie de l'homme et du livre, où les trois mondes se rencontrent (la société, le monde intellectuel, l'individu pensant) : « Ce que son hypothèse demande, elle le prend, au moins partiellement, à ces autres œuvres et, plus généralement, aux autres individus, on pourrait dire aux choses individuelles ou individuées dont les œuvres peuvent nous donner, éventuellement, un analogue ou une anticipation [...]. C'est dire que la divergence des œuvres n'est pas une question du ressort de la "critique littéraire", comme Girard le croit, mais qu'elle concerne le "vivre-ensemble" contemporain et se trouve donc centrale pour une conception de la fin de la violence dans un monde désacralisé<sup>38</sup>. »

Avec Pachet, on vit toujours avec les livres, les idées, les pensées, comme avec des êtres humains, et l'inverse devrait être vrai, si l'on veut donner à chacun la chance d'être respecté comme un *style* (image classique que Pachet reprendra également à son compte)<sup>39</sup>. Il y a aussi un classicisme latent chez le Pachet penseur de la démocratie moderne, le pourfendeur du « je » et du « moi », celui qui s'insurge contre la violence intellectuelle de Girard, contre son « emportement<sup>40</sup> », et qui défend la diversité des pensées dans son activité de journalisme littéraire, avec son idéal de disponibilité, de *dispersion*. Un idéal qu'à ses débuts Pachet appelait encore de son ancien nom, classique entre tous : « l'honnête homme »<sup>41</sup>.

Frédéric LEFEBVRE

38. *Ibid.*, p. 390.

39. Voir *Un à un, de l'individualisme en littérature*, p. 113.

40. « René Girard et la diversité des pensées », *art. cit.*, p. 390-391.

41. Voir « Frege le précurseur », *La Quinzaine littéraire*, n° 130, 1.12.1971, p. 21, et « Le commentateur investi par son texte même », *La Quinzaine littéraire*, n° 136, 1.3.1972, p. 19.